

LE MARTYRE D'UNE MERE

TROISIEME PARTIE

(suite.)

UN AIMABLE DUO

Il va sans cesse s'aggravant s'étendant, rongé le malheureux être tout vivant et ne le fait mourir qu'après un supplice de bien des années et la plus horrible des agonies. On rencontre des pianistes dans les profondeurs de la Guyane, on en trouve surcoût sur les confins et dans l'intérieur du Brésil. Là il existe des léproseries très vastes où sont conduits, aussitôt la maladie déclarée, les malheureux atteints de cette lèpre. La maladie est reconnue incurable; tout individu atteint est perdu, il n'existe pas de traitement au monde pouvant le guérir, ou même alléger ses souffrances. Le malade traîne un an, deux ans, dix ans, suivant la force et la résistance, sa misérable vie. Les léproseries sont entourées d'un parc immense, ceint d'un mur élevé. Là, les lépreux vivent enfermés jusqu'à la fin de leur supplice. Défense de sortir de la léproserie sous peine de mort. Si un pianiste enfreint cette loi on a le droit de lui courir sur comme à un chien enragé.

Helas! si atroce que ce droit puisse être, il est indispensable, il s'impose, le pian pouvant être communiqué par un simple attouchement; la seule poignée de main d'un infecté peut donner la lèpre. Dès lors, le drame qui s'était déroulé sous leurs yeux s'expliquait de lui-même, surtout lorsque Prospero eut appris à Isidore et à Valentin qu'à trois lieues, de là, sur la rive droite de l'Oyapock, existait la léproserie de San-Lorenzo. Il était évident qu'une lépreuse folle s'était échappée du Lasaret. On lui avait donné la chasse, on avait retrouvé ses traces, la poursuivant jusque sur le bord de la côte, en face de la hutte. Et comme elle refusait de retourner à la léproserie, comme elle ne voulait point embarquer dans le canot, le patron, ayant la loi pour lui, l'avait abattu d'un coup de fusil.

Bien,—fit Isidore Farjot en frissonnant,—je crois que j'aime encore mieux les jaguars et les serpents.....Ca me donne froid dans le dos, ces histoires de lèpre.....Allons nous coucher. Tandis que les deux forçats faisaient leur préparatifs nocturnes l'ex-régisseur s'était avancé sur la petite esplanade des rochers moussus, d'où l'on découvrait la pleine mer et aussi l'embouchure de la rivière. Une fois là, il mit le feu à une branche sèche d'érable à sucre dont il s'était muni et au moyen de cette torche dessina trois grandes croix dans l'air. Cela fait, il attendit un instant. De l'autre côté du grand cours d'eau, a perte de vue, une petite lueur brilla à travers l'ombre du soir et exécuta le même mouvement.

—Bien,—fit le métis;—Chloé sera à son poste à la pointe du jour. Il s'agit de se reposer cette nuit, j'aurai besoin de toute ma vigueur demain pour prendre le courant, sans être entraîné dans la haute mer..... Bonne Chloé.....Elle m'aime toujours, elle.....Et c'est elle qui m'aidera à me venger. Cela dit, il regagna la cabane est prit place dans son hamac. Isidore et Valentin se balançaient déjà dans le leur..... De quoi le métis voulait-il se venger, quel était le motif de sa haine, à l'égard d'un homme me qu'il avait indignement

trompé, non seulement abusant de sa confiance, mais encore lui volant cinquante mille francs?

Voici ce qui était arrivé! Prospero Guarda, nous l'avons dit, avait rempli, pendant longtemps, les fonctions de régisseur des Pamplemousses, sans que son maître eût jamais trop à se plaindre de ses déprédations. Mais enfin ces déprédations étaient accomplies avec adresse. M. de Valverde savait qu'il est impossible de ne pas être volé dans la vie; mais le coup des cinquante mille francs était réellement pas trop fort. Il en voulait au voleur. Aussi gardait-il une rancune profonde au régisseur.

Celui-ci ne paraissait pas le croire, et il avait combiné une petite machination qui, à son idée, devait avoir le plus grand succès auprès de son ancien maître.

Une fois sans ressources, une fois tout perdu, son intention était de se présenter devant le comte, et de lui avouer une partie de la vérité. Ensuite il offrirait à son maître, s'il consentait à le reprendre, à payer par annuités la somme dérobée par lui. Il attendait donc une chance de rencontrer le comte.

Un certain jour que M. de Valverde faisait à cheval sa tournée matinale de propriétaire, au détour d'une allée de tameris, il s'était rencontré nez à nez avec son ancien régisseur, toujours plus dom Prospero Guarda que jamais.

Le comte de Valverde était violent. A l'aspect de celui qui l'avait si indignement volé, le sang lui monta au visage. Prigant des deux sa monture, il s'élança sur lui, le chargeant la cravache haute.

Dom Prospero affolé par la peur, prit ses jambes à son cou et sans s'en apercevoir tomba au beau milieu des serviteurs de l'habitation appelés par le comte.

—Arrêtez-le!.....avait ordonné M. de Valverde, tandis que le métis continuait à tourner, toujours courant, autour de la pelouse.

Ce qui fut vite fait, et plusieurs serviteurs lui tinrent bras et jambes, le condamnant à l'immobilité, car il se débattait comme un enragé.

Tout le personnel de l'habitation s'était groupé; négresses et filles de couleur étaient là, bouche béante, regardant Prospero qui écumait et grinçait des dents.

—Écoutez tous,—fit le comte d'une voix forte:—J'ai en ce mulâtre à mon service, j'avais confiance et lui, il m'a indignement trompé! Il m'a volé..... Je ne livrerai pas à la justice.....C'est vous-même qui allez le châtier. Armez-vous de fouets et de bambons, et reconduisez-le jusqu'aux limites de la plantation, en lui administrant correction exemplaire.

La valetaille ne se l'était pas fait dire deux fois. Alors une véritable chasse à l'homme avait commencé et elle avait duré plus de deux heures; car elles étaient fort distantes, les limites de la plantation. Et toute cette meute, acharnée après lui, le frappait, le fouaillait, criant, chantant et se s'arrêtant qu'à bout de forces et d'haleine.

La punition avait été si cruelle que M. de Valverde en était presque aux regrets de voir ses ordres si bien exécutés..... Il était descendu de cheval et se dirigeait vers l'appartement de sa fille, lorsque le bruit d'un sanglot frappa son oreille.

Il se retourna brusquement, Chloé pleurait. Chloé était la femme de chambre de Mlle de Valverde.

—C'est vrai,—fit-il en secon-

ant la tête,—c'est pauvre fille aimait ce singe.

Il était loin de se douter que le singe en question lui vouait une haine mortelle, une haine de mulâtre, et qu'il était d'y à combiner le plan d'une épouvantable vengeance. Le métis s'était bien gardé de dévoiler son projet à Chloé. Celle-ci, bien aimée Prospero à la folie l'eût repoussé avec horreur.

Il voulait supprimer le comte de Valverde, supprimer sa fille Laura, et gérer les Pamplemousses pour son propre compte. Il espérait, étant données les senteurs administratives, qu'il s'en coulerait bien un certain nombre d'années, avant qu'on lui eût enlevé la direction de la propriété, ce qui lui permettait de faire sa fortune. Aussi ménageait-il la quateronne; elle pouvait lui fournir un accès dans la place, c'était en outre un espion sûr. Et c'est pour l'aider à exécuter ce plan infâme qu'à un lieu de garder rancune à Isidore Farjot, de lui casser la tête ou de le livrer et de le dénoncer il l'avait embauché ainsi que son compagnon.

Et il se félicitait d'avoir recruté ces deux bandits. M. de Valverde n'avait-il pas à côté de lui ce jeune Américain, cet amoureux de Laura qui serait certainement un nouvel ennemi à combattre.

Depuis sa déconvenue, il avait rencontré Chloé et avait arrangé avec elle des signaux par lesquels il lui donnait des rendez-vous aux-queles la négresse ne manquait pas de venir.

Nous avons quitté les complices au moment où ils se retirèrent pour la nuit, suivis par Dom Prospero qui avait fait à Chloé le signal convenu. Le lendemain en effet le métis rencontrait la négresse et la questionnait minutieusement sur tout ce qui s'était passé aux Pamplemousses.

Elle fut surprise à ce rendez-vous par la vieille nourrice de Mlle de Valverde, qui en informa le comte.

Cependant Chloé était rentrée à l'habitation, mais elle n'osait se présenter devant sa maîtresse.

Il fallut bien obéir pourtant lorsque la nourrice revint auprès de la négresse et lui dit d'un air méchamment satisfait.

—Chloé, cette fois, c'est monsieur qui te demande.

Chloé traversa un large vestibule et ouvrant une porte, pénétra dans un vaste hall, rempli de divans très bas, de rocking-chairs, de meubles de laque, et tendu de cretonnes d'un ton gai.

M. de Valverde était assis à côté d'une table surchargée de journaux qu'il parcourait, le paquet venait d'arriver. Dans un coin éloigné du hall, Laura et Henry causaient à voix basse, sans se soucier du reste des mortels. L'amour,—a dit un philosophe, c'est l'égoïsme à deux. A ce compte Henry et Laura étaient terriblement égoïstes, car ils ne s'occupaient plus du reste de la terre. Laura ne songeait guère à son père, depuis qu'elle avait son cher aimé à côté d'elle. Pour Henry, il avait oublié le bon, l'excellent Fairbank, lequel devait se lamenter et se désespérer à cette heure. Arrivé aux Pamplemousses, il avait dit à M. de Valverde le pourquoi de sa venue qui ressemblait énormément à une poursuite.

—Mlle Laura court les plus grands dangers, avait-il dit au comte,—je suis venu ici pour la défendre.

M. de Valverde s'était montré incrédule.

—C'est une mauvaise plaisanterie de l'un de vos cama-

rades, avait-il répondu à ce jeune homme tout déconfit.— Je ne crois point aux périls que peut courir Laura, elle a son père à côté d'elle et c'est son premier défenseur.

Mais le comte, cette premier froideur passée, s'était montré plus aimable. Laura avait été si désolée, l'force lui avait bien été d'offrir l'hospitalité au jeune homme, il supposait bien d'ailleurs qu'il allait recevoir une lettre de Philip Fairbank, et cette lettre lui dicterait sans doute la conduite qu'il devrait tenir.

Donc, tandis que Laura et son fiancé flirtaient dans un coin du hall et causaient à mi-voix, Chloé était entrée sans bruit et se tenait à une courte distance de son maître.

Le comte de Valverde froissa le journal qu'il tenait à la main et les sourcils froncés:

—Ah! vous voilà,—dit-il,—en regardant la quateronne qui courbait la tête,—ou vient de vous voir tout à l'heure en compagnie du misérable que j'ai fait chasser d'ici devant vous. Il paraît que la leçon n'a pas été suffisante.....Mais je vous prévins, Chloé, une fois pour toutes, que si pareille chose se renouvelle, et je la saurai, vous quitterez immédiatement l'habitation. Vous n'avez entendu, n'est-ce pas.....allez!

Et Chloé se retira sans mot dire, essayant ses larmes. Elle n'entendit pas le comte de Valverde qui ajoutait:

—Du reste, j'ai pris mes mesures, ce lâche gerdin va être obligé d'abandonner le pays.

Après avoir été découvert Prospero avait traversé la rivière la rage au cœur. Il avait été surpris, rôdant autour de l'une des servantes des Pamplemousses! Maintenant, il en était certain, il serait lui-même espionné et surveillé.

Il s'acheminait lentement vers la hutte, lorsqu'il arrêta soudainement son mouvement.

S'était-il trompé?..... Il venait d'entendre, croyait-il un coup de feu. Non, ce n'était point une erreur, cette détonation fut suivie aussitôt de plusieurs autres.

Tout à coup, de ses lèvres serrées, s'échappa un véritable hurlement de rage. A travers l'épais feuillage de palmiers et des bananiers, il se relevait une épaisse colonne de fumée qui surmontait des langues de flammes. Plus de doute, la cabane brûlait.

On était venu y mettre le feu, et Isidore Farjot, ainsi que Valentin Courtade, avaient reçu les assaillants à coup de fusil. Caché dans les roseaux et les refangs, très touffus à cet endroit, il vit alors des nègres se rembarquant précipitamment en emportant un des leurs qui étaient blessé. Oh! il les reconnut bien, c'étaient des serviteurs du comte de Valverde. Evidemment il avait été suivi; et le maître avait ordonné la destruction de la hutte.

Cependant Isidore et Valentin, cachés dans les roseaux de la rive, poursuivaient les nègres d'une fusillade inutile. Le métis arrivait. Il se fit reconnaître au moyen d'un "houp" énergique. Les deux forçats répondirent à son appel, tous deux sortirent de la brousse: le canon de leurs carabines était encore fumant.

Ils racontèrent l'attaque et la destruction de la hutte avec tout ce qu'elle contenait. La male senle, paisant à cette heure matinale, avait été épargnée.

Le parti de Prospero Guarda fut vite pris.

Il lui restait bien quelques centaines de piastres dans sa

ceinture de soie. —En route pour Bienvenu,—dit-il à ses deux compagnons.

Isidore Farjot eut une hésitation. —Il n'y a pas de gendarmes par là,—demanda-t-il!

—Oui,—fit Courtade en écho, pas de gendarmes.

—Nous serions sur le territoire brésilien à Bienvenue..... et les hôtés des Pamplemousses ne perdront rien pour attendre.

III LA STATION DE BIENVENUE Bien que situé sur le territoire brésilien, touchant la frontière même, la station de Bienvenue, portant un nom français, appartient à toutes les nationalités.....elle est avant tout cosmopolite.

La langue française s'y parle peut être en majorité, mais l'oreille y est frappée par le son de toutes les langues.

Que l'on figure donc une agglomération de cent cinquante cabanes bâties ça et là, sur le roc, le long d'un terrain tortueux, l'un des nombreux affluents de l'Oyapock. La station est adossée à des collines déchirées jadis par une convulsion volcanique. Un chemin de fer primitif traîné par des mulets, monte le matin les ouvriers dans de grossiers wagons à ciel ouvert; le soir venu, ils redescendent, la pente douce conduisant les cars au bas même de la colline.

Une maison, une grange, pour dire plus vrai, plus vaste que les autres, se voit au milieu de la station. Elle a trois corps de logis distincts, composés tous les trois d'un rez-de-chaussée. Une grande enseigne représentant un triangle équilatère, dessiné tant bien que mal à l'aide d'une planche de pin et encadré de ces mots tracés au pinceau par une main maladroite: A la Liberté. C'est l'auberge, l'épicerie, la maison de jeu, tout cela réuni.

Dans une des salles on boit, on mange, on se dispute, on se querelle, on se bat. Dans l'autre. Carita, une portugaise à l'œil égaré, au teint aduste comme celui d'une taupe, vend à la fois les marchandises les plus hétéroclites, depuis de la mercerie, des bougies, de l'alcool, des bottes pour les mineurs, des vêtements pour les deux sexes, jusqu'à du poisson fumé, du biscuit de mer, et du lard salé. La troisième salle n'est meublée que d'une table longue, ovale, grossièrement égarée à coup de hache, elle est recouverte d'un méchant rideau de serge olive. Un banc en bois brut court tout autour de la table, les premiers venus y prennent place, les autres se tiennent debout, derrière en rangs pressés.

Le jour cette salle est toujours déserte. Le soir seulement elle se remplit. Trois lampes à pétrole éclairent la table, le reste de la pièce demeure plongé dans une obscurité profonde. Là, pas de bruit, pas de conversation, quelques mots à voix basse.....Parfois une imprécation, un blasphème, parfois aussi, une altercation courte, suivie d'une ou plusieurs détonations.

(à continuer)

MAGASIN POPULAIRE

L'endroit le plus populaire et où vous trouverez le plus de satisfaction est à notre magasin. Nous tenons toujours en maïs, Farine, Melasse, Sucre, Thé, qualité extra. Huile la meilleure, Marchandises Sèches, Bottes et Souliers, Groceries, Clous, Poèles, Habillements, etc. le tout vendus à bas prix pour paiement comptant. Nous avons aussi Coton, Indienne, Casques de pelletterie, Drap, etc. Le plus haut prix payé pour les produits. Nous prenons du bois de corde en échange pour nos marchandises.

J. B. GAUDET Gérant St Louis, Dec 5 '95

YOU MAY BUY a watch or article of jewelry at a less price than we can supply you, but the

is are they as good, and then having ordered and paid the duty it is not always easy to return and exchange—Not so with us as it's only a short distance to Charlottetown if your order is not exactly as you wish. And mail orders to us can be answered the same day received.

E. W. TAYLOR CAMERON BLOCK

PAY UP YOUR ACCOUNT!

We have sent out nearly all our accounts and customers who are indebted to us are reminded that the shipping time is nearly over, and payments must be brought along at once as the bills will not be allowed to stand over for another year.

OATS WANTED!

at highest market price, and after Dec 1st if the weather is cold, we will be buying

GEESE, DUCKS, TURKEYS and CHICKENS.

BENJ. ROGERS Alberton Headquarters

PATENTS CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS. CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to HUNN & CO., who have had nearly fifty years experience in the patent business. Communication strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free. Patents taken through Hunn & Co. receive special notice in the Scientific American, and are brought widely before the public without delay, cheaply illustrated, by the best artists. Consultation of a selectible work in the world. 25¢ a year. Secure copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 10 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new latest designs and secure contracts. Address: HUNN & CO., New York, 361 Broadway.